

VICTOR GELU : *OTIUM ET NEGOTIUM* A MARSEILLE AU XIX^{ème} SIECLE.

Nicole Nivelles

Dans l'introduction à *La cité antique*¹, Fustel de Coulanges écrit, à propos des Romains et des Grecs : « Ce que nous tenons d'eux et qu'ils nous ont légué nous fait croire qu'ils nous ressemblaient ; nous avons quelque peine à les considérer comme des peuples étrangers... De là sont venues beaucoup d'erreurs. »² Mais, ajoute-t-il, « les Grecs du temps de Périclès, les Romains du temps de Cicéron... portaient en eux-mêmes les marques authentiques et les vestiges certains des siècles les plus reculés. »

Il est banal de parler de Marseille l'antique, égale de Rome et d'Athènes, de Marseille la Phocéenne, toujours fille de la Grèce, de Marseille Porte de l'Orient au VI^{ème} siècle avant notre ère comme aux terribles temps des Croisades ou de la colonisation moderne. De cela, il y a des traces, mais lesquelles ? Mon propos n'est pas de les chercher toutes, je me suis seulement demandée si, à Marseille par exemple³, on pouvait trouver la marque, les vestiges des mœurs antiques, le souvenir, par exemple encore, de cette notion d'« *otium* » si importante chez les Latins au cours des siècles.

Pline le Jeune écrivait à un ami : « Ainsi donc, toi aussi, à la première occasion... laisse ce bruit, ces vaines allées et venues et ces travaux déplacés, livre toi à l'étude et à l'« *Otium* »⁴.

Ce mot intraduisible, dont vacances n'est pas l'équivalent⁵, pas plus qu'oisiveté, terme négatif, on le peut rendre par loisir... à condition d'oublier la notion moderne de « société des loisirs ». A l'époque de Gelu d'ailleurs le loisir des uns n'est pas nécessairement le négoce des autres et, depuis, la notion de loisir elle-même a changé.

Je vais donc essayer de trouver, dans les écrits de Victor Gelu, la trace de l'*otium* dont le nom même a disparu en France⁶. On trouve encore une forme « *otz* » en ancien occitan, attestée dans le *Petit dictionnaire provençal-français* d'Emil Levy⁷ et traduite, avec un point d'interrogation, par « tranquillité » ou « oisiveté ». Je n'en ai trouvé trace dans le *Dictionnaire de l'Ancien français* de Greimas⁸, pas même dans les pages roses du *Petit Larousse*⁹...

Victor Gelu était enfant d'artisans aisés et, comme il était latiniste et brillant élève, cet aîné des fils devait poursuivre ses études. Sans la mort prématurée de son père, c'est vraisemblablement le second, Noël, qui aurait repris la boulangerie. C'est Victor qui la reprend et se trouve ainsi déclassé dans son propre milieu ; les conditions sont réunies pour qu'il se désintéresse du négoce et lui préfère étude et écriture.

Une civilisation ne se pouvant guère définir que par les différences, souvent subtiles, qu'on observe entre deux régions, entre deux peuples, il faut probablement traverser la Loire pour dépasser le cas Gelu.

Sans doute, le romantisme est passé par là¹⁰ quand, en 1878, un journaliste parisien (S. A. ?) écrit : « C'est par la Provence qu'est entré chez nous le souffle de l'Orient, des Hellènes et, à travers ses préoccupations commerciales, la vieille ville Phocéenne en a gardé l'empreinte, le souvenir, le culte. »¹¹

Victor Gelu conte qu'à Paris « on travaille beaucoup. Ateliers, magasins, bureaux et comptoirs se ferment généralement tard. Je ne pouvais guère - dit-il - voir les personnes de ma connaissance que le Dimanche dans la soirée. De sorte que j'étais constamment seul... »¹² ; « Es un poble de gousto-solé ! » s'écrie Nové Granè¹³, le héros de son roman.

En 1838, Stendhal note ses impressions personnelles : « Le travail de Marseille n'est point le travail de Paris, de Rouen, et, encore moins de Lyon. Le négociant de ce pays va, le

matin, à dix heures, à la Bourse de Casati (c'est le Tortoni¹⁴ du pays) ; le soir à quatre heures à la bourse véritable sur le port ; mais, du reste, il n'est presque jamais à son comptoir. Quant au dimanche, pour rien au monde vous ne lui feriez sacrifier sa bastide. »¹⁵.

Dans *l'Histoire de Marseille*, Paul Amargier et Pierre Guiral parlent de « la vie régulière de ces milieux du commerce marseillais » et disent, d'après un rapport de police daté de 1818 : « Le matin à 8 heures, une bourse secondaire se tient devant le Café Casati, place royale... »¹⁶.

Le journaliste de 1878 dit encore : « Depuis un siècle surtout, Marseille s'est complètement modifié, sa prospérité a toujours été grandissante, tout y a aidé », le commerce, l'industrie, la « population intelligente et active »¹¹.

Stendhal de ces apparentes contradictions donne la clef : « J'ai trouvé au café trois ou quatre courtiers de mes amis... Pour travailler, il suffit qu'ils ne restent pas chez eux ; la plupart des affaires se font dans les cafés. » et aussi : « Les hommes passent leur vie dans des cercles. »¹⁷.

Il y a donc une différence importante entre le mode de vie des Marseillais et celui des parisiens par exemple.

Gelu confirme ou explique (il vécut de 1806 à 1885), les dires de Stendhal : « J'arrivais en ville un peu ayant la tenue de la Bourse du matin. J'allais passer une heure au Cercle de l'Athénée... A onze heures, je m'acheminai vers les bureaux des courtiers de blé. Je m'installais sur les trottoirs de la rue Paradis et j'y passais une bonne heure et demie à causer de minoterie et de semoulerie... A une heure moins un quart je me rendais chez... Laffitte et Roubaud, libraires bouquinistes... Je restais là jusqu'à deux heures et demie... je retournais au Cercle... Vers les quatre heures j'allais une seconde fois, me poster sur les trottoirs de la rue Paradis, devant les bureaux des Courtiers... A cinq heures » il rentrait chez lui¹².

Victor fut membre de plusieurs cercles, tour à tour ou simultanément : Cercle de l'Assomption à Saint-Barnabé, Cercle du Commerce à Marseille, Cercle de l'Industrie à Toulon, Cercle Varus à Roquevaire. Il est membre de diverses sociétés où il pousse la chanson après boire, telle « cette bienheureuse société de la Tasse, de Dyonisiaque mémoire ! » Il est membre de l'Athénée populaire ; scission de l'Athénée ouvrier dont il est membre également¹² ; mais son cercle favori c'est - dit-il - « Notre grand cercle de l'Athénée, à Marseille, non pas l'Athénée méridional¹⁸, mais l'ancien Athénée, l'Athénée tout court »¹⁹, l'Athénée Darse comme il l'appelle quelquefois.

L'Athénée n'est pas une institution propre à Marseille mais on voit que l'habitude au moins romaine de la lecture, de la déclamation publique s'est perpétuée ou bien encore a été reprise. « Cinq cercles aristocratiques et autant de Sociétés plébéiennes m'ont proclamé membre honoraire... j'ai donné maintes séances littéraires »²⁰.

Les cercles ne sont pas les uniques lieux de rencontre, donc de culture, quelles qu'en soient les manifestations : « Vienne mon gueuleton et puis après, la romance ou l'ariette à pleins poumons au cabaret, sous la treille du long Marcel !... »¹³. « C'est au cabaret de Toussaint que j'ai pris le goût du chant joyeux après boire. » « Le Saint jour du Seigneur venu, nous nous dirigeons de grand matin, mon oncle et moi, vers le hameau du Pas des Lanciers, où nous étions sûrs de ne trouver ni chapelle, ni prêtre, ni messe... Nous y chantions jusqu'au soir... »¹².

Il semble bien que le cabaret apparaisse à cet anticlérical comme un lieu de culture par rapport à l'église, lieu d'obscurantisme plutôt que de culture. C'est en partie de la fête que naît la culture, dont la fête participe, et cette fête est alors bien souvent religieuse, qu'elle soit familiale ou publique, à Marseille comme partout ailleurs sans doute : « Ma... petite Fossette, - rapporte Victor - fut baptisée... le deux décembre (1852)... Le gala qui suivit la cérémonie religieuse fut splendide... On me demanda une chanson de circonstance... Je chantai la

délicieuse chanson de Béranger intitulée le *Voyage*. » Et encore : « La fête patronale ... fut des plus brillantes cette année-là. Il y eut une Course de Taureaux sauvages de Camargue... »¹².

Mais il décrit peu ces fêtes, ce n'est guère là qu'il a, avec ses amis, des échanges culturels ; sauf lorsqu'elles restent directement rites agraires par exemple : « Tremellat - écrit-il - m'invita en août à faire la cabriole sur son « iroou » et à partager la Gibelotte sacramentelle de-cette fête du foulage des gerbes. Tremellat chantait volontiers... Il paraissait aussi fort aise de m'entendre... »¹

Gelu parle beaucoup plus des guinguettes, par exemple : Dans « la fraîche guinguette appelée ma Campagne... nous mangions... puis nous riions, nous criions, nous sautions, nous dansions, nous chantions... je récitais de mémoire quelque morceau de littérature ». « ...nous hantions aussi très volontiers la maison de notre ancien camarade Violette, dont le père était gargottier restaurateur rue Thubaneau... nous chantions Béranger... nous lisions les œuvres badines d'Alexis Piron, nous épluchions les contes de Grécourt. Nous nous passionnions pour les œuvres immortelles de Voltaire et de Jean-Jacques. »¹².

C'est souvent à table qu'on chante ou qu'on déclame, ses propres productions ou bien celles des autres. Après la fausse annonce de sa mort par *Le Petit Journal*, Victor écrit à des amis et leur rappelle « les couplets et le speech à vous (eux) spontanément dictés par votre (leur) excellent cœur... pour fêter ma (sa) résurrection », couplets composés au buffet de la gare Saint-Charles qui était alors un restaurant, et renommé.

« Chaque jour des amis se réunissent en nombre pour fêter dans des banquets plus ou moins splendides, un ami... Chaque jour, à ce propos, il se débite à table, *inter pocula*, des masses d'impromptus rimés et de toasts en prose... »²¹.

« Trimalcion se tourna vers Nicéros : « Tu avais coutume d'être plus affable durant les banquets ; je ne sais pourquoi tu te tais maintenant, tu ne marmottes seulement pas. Je t'en prie, si tu veux me voir heureux, raconte ton aventure. » »²²

« Par ses hardiesses cyniques, tant parlées que chantées, tant rimées que mimées, - écrit Victor - ce grand banquet des Purs rappelait un peu trop le fameux *Souper de Trimalcion* décrit par notre antique compatriote Pétrone... »¹².

Les récits et chansons de banquets, les discours en tout genre participent fréquemment de ce qu'on nomme un genre mineur. Mais ils me semblent être à la fois la conséquence de la littérature et sa nécessaire condition d'existence. Les mêmes gens sont conviés à « la distribution des prix aux exposants » d'un « Concours régional », Gelu entre autres, et à telle « soirée artistique et littéraire » qui peut y faire suite²³.

Les lieux où l'on discute, où naît donc la réflexion, sont des plus divers, comme ils l'étaient à Rome, Jérôme Carcopino, parlant des « innombrables boutiques de *tonsores* qui se sont ouverts dans les *tabernae* de la ville » ou bien « en plein vent », ajoute : « Les oisifs s'y arrêtent en des stations multiples et prolongées... la *tonstrina* est devenue un lieu de rendez-vous, un salon, une potinière, une officine inépuisable de rencontres, d'informations et de cancans. »²⁴.

Les amis de Gelu s'y réunissaient régulièrement, chez leur perruquier, « C'était, une espèce d'académie de tous les jeux de société » dont les membres célébraient ensemble le Carnaval.

On se retrouve aussi chez le libraire : « A une heure moins le quart je me rendais chez les éditeurs de mes chansons, chez Laffitte et Roubaud, libraires bouquinistes... Je restais là jusqu'à deux heures et demie... à lire, à feuilleter des bouquins... à deviser avec ceux des habitués Bibliophiles... qui venaient régulièrement prendre leur récréation... dans ces boutiques catacombes de la gloire littéraire. »

On se réunit chez « Boy, le libraire des publications provençales » ; on forme des sociétés amicales, pour s'entraider, pour chanter, pour boire et pour rire, comme la Société des « Frères endormis », celle des « Purs », ou comme le « Cercle des Espompis ».

Et il y a les veillées, celle où l'enfant écoute des histoires de revenants, qui lui apprennent l'art du récit, celle où se retrouvent les jeunes gens, chez leur chapelier par exemple¹², ou dans quelque cercle : « Supposez... que nous sommes couchés tout du long sur votre divan *mouflu* ; que nous avons toute la veillée à dépenser en causeries amicales ; que plusieurs d'entre vous ont déjà conté leur historiette, que mon tour est venu de prendre la parole. Préparez votre *cigarito*... »²⁵.

Et puis il y a le cabanon. « grâce à mes chansons provençales... j'ai été le héros de mille fêtes éniivrantes. Le salon du richard, la villa de l'armateur, la bastide de l'artisan cossu, l'humble cabanon du prolétaire ont retenti... des mes accents passionnés. »²⁰.

Dans sa thèse sur *Le cabanon marseillais* (19-20^{ème}), une ethnologue écrit : « Il est de tradition immémoriale, pour les classes aisées, de posséder une résidence campagnarde. » C'est « une tendance... millénaire là où l'urbanisation peut être aussi ancienne, ce qui est le cas du bassin méditerranéen... Les patriciens de la Rome antique surveillaient de près de vastes domaines ruraux », ainsi Pline le Jeune et Cicéron.

Là encore différence entre le sud et le nord de la France, différence puisqu'incompréhension. J'ai souvenir d'un article que je n'ai pu retrouver mais qui parut dans les années 1960 dans la presse parisienne (réputée nationale). Le journaliste se réjouissait du saccage de la côte languedocienne, longtemps protégée par nos moustiques, parce que les baraquettes choquaient son sens de l'esthétique. De l'*Encyclopédie Universalis*, cabanons et baraquettes sont absents ; de même que leurs habitants, en surnombre sans doute car – y dit-on – « les plages françaises déjà équipées accusent une certaine saturation »²⁷.

« A Vitrolles - dit Nove Granè - qui nous vient voir à la bastide est sûr de nous faire joie et d' être bien reçu. »¹³.

Différence, incompréhension, négation, effacement d'un mode de vie... Le déclin de sa civilisation Gelu le voyait poindre : « Si les Lycurgues économistes et mercantiles sont les seuls législateurs qui doivent se prononcer sur l'avenir des nations ; si... le temps c'est de l'argent... Pourquoi se soucier encore officiellement des choses de l'esprit. »¹².

Etre pressé, c'est en effet le propre de l'homme d'affaires et cela a quelque chose d'inconvenant²⁸.

Dans sa villa de Toscane où il « chasse et étudie »²⁹, lui a qui « convient une existence calme et bien arrangée »³⁰, Pline le Jeune n'est pas pressé. Et Victor Gelu non plus qu'une telle existence aurait parfaitement satisfait. « ... je te recommande l'otium - dit Sénèque - pour que tu puisses t'occuper de choses plus importantes et plus belles que celles que tu auras abandonnées. »³¹.

« S'il nous est permis, à toi et à moi, cher Martial, de jouir de jours tranquilles, de disposer de temps libre (*otiosum*) et de même d'être disponible pour vivre vraiment, nous ne cherchons à connaître ni les atriums ni les maisons des puissants ni les sombres querelles, ni le triste forum, ni les images ostentatoires ; mais, la promenade, les causeries, les lettres, le Champ de Mars, le portique, l'ombrage, la fontaine Vierge, les thermes, qu'ils soient toujours les sujets de notre activité. Maintenant personne ne vit pour soi, ni ne sent les bons jours fuir et s'éloigner qui sont perdus pour nous et nous sont imputés. Reste-t-il quelqu'un qui sache vivre ? »³²

Gelu n'est pas en villégiature à Roquevaire, il y habite et y travaille mais ses invitations sont celles d'un notable proposant à ses amis promenade à la campagne et discussion : « La veille, vous arrêtez votre place aux Diligences d' Aubagne, place Saint-Louis, café Boyer. Vous partez à 6 heures du matin. D'Aubagne au moulin vous venez *chincerin* en vous promenant. Vous arrivez vers les 10 heures. Je souhaite la bonne fête au Brave Madon ; nous visitons le moulin ; nous dînons ensemble ; nous faisons une longue et agréable causerie en fumant la pipe ; et vers 3 heures, vous vous acheminez tout doucement vers Aubagne. »³³

Le calme n'est pas la particularité du XIX^{ème} siècle où l'on se rue précisément sur les affaires, quand on n'est pas Victor Gelu, où l'on se rue sur l'argent ; l'argent qui, à Marseille et dans sa région est bien souvent gagné et perdu au jeu, ce que Gelu dénonce dans *Lo Garagai*¹³. Carcopino nous dit : « Au 1^{er} siècle de notre ère, ce n'est pas - écrit Juvénal - une bourse qu'on livre aux hasards de la table de jeu, c'est son coffre-fort »³⁴. L'argent vain, l'argent qui fait le malheur, l'argent est souvent senti comme totalement dénué de valeur, et c'est un peu vil de s'en procurer...

Dans la thèse que je citais plus haut, il est un moment question des jeux de société, si importants comme leur nom l'indique pour sociabiliser l'être humain, donc... pour l'humaniser. Mis à part ceux qui ruinaient leurs adeptes, le choix des jeux peut révéler un parti pris culturel : Au cabanon « on a beau jouer à tout ce que vous voulez, on ne joue ni aux tarots, ni au poker : On joue à la belote, à la contrée et au rami ». Les règles du jeu de poker « qui privilégient non pas les talents à savoir tirer le meilleur parti de ce que l'on a en main mais bien plutôt l'habileté à mentir effrontément, n'en font peut-être pas un jeu de cartes très prisé des habitués des cabanons » nous dit-on encore. On rejoint ici l'*otium* : détente en commun et réflexion.

Ces cabanons où l'on ne fait rien... « Mais ce « Rien » est tout un programme, car ce « rien » est la liberté, le vide d'un temps libéré de toutes obligations et de toutes contraintes »²⁶, le temps pour, enfin, faire ou ne pas faire tant de choses...

Ce « rien », Gelu le célèbre, parlant des « douceurs du *farniente*, son *otium* : « j'allai passer trois fois vingt-quatre heures à Cassis Nous allions le soir à la brune promener nos rêveries humoristiques... Nous arpentions des heures entières les dalles du Môle... et nous philosophions à perte de vue, sur divers problèmes insolubles, sur le positif et sur l'idéal à concilier, sur l'art et sur l'industrie, sur l'argent et sur la poésie »¹², couples pour lui irréconciliables car, par positif il entend mercantilisme, rapacité, attachement borné aux biens meubles et immeubles tandis que, par idéal il entend... mais l'*otium*, me semble-t-il.

Gelu, sans emploi ou sans emploi fixe, Gelu ne supporte pas les contraintes, si antithétiques avec la réflexion, Gelu quand il ne travaille pas travaille beaucoup comme en témoignent son œuvre, ses emplois de ses deux langues travaillées par lui à merveille. « En somme - écrit Sénèque - je me demande si Cléanthe, Chrysippe, Zénon ont vécu selon leurs préceptes... personne d'entre eux n'administra les affaires publiques Mais ils ne furent rien moins que privés d'une vie active ; ils sont arrivés ainsi à ce que leur quiétude soit plus productive que l'agitation et la sueur des autres. »³⁵.

« ...j'ai lu... toute ma vie... je me suis toujours passionné pour les œuvres de génie, pour tous les écrits éloquentes, soit en prose, soit en vers... maintenant encore j'absorbe un volume en quarante huit heures », dit Victor³⁶ qui étudie et écrit.

Si son Guïen ne peut connaître que « Lo fenhantutgi, Lo gromandutgi »³⁷, Victor, lui, mêle à ces riens la chanson, la poésie et la prose ; parce que Victor est du monde des notables, comme Pline de la classe sénatoriale. *Vin-un cen fran*, sympathique héros d'une chanson de Victor, *Vin-un cen fran*, s'il n'était un flambeur qui ne peut, trop misérable, gagner d'argent que par hasard, serait du monde des nouveaux riches, à une époque où Trimalcion se fait *Demoni*. Mais *Vin-un cen fran* ne peut « réussir », c'est un parvenu pour quelques jours, un maladroit en argent :

« Sieou-ti Gavoué, per boussegea !
Quan durarié qu'un mes, moun bourdelagi,
Un mes, doou men, ourai fa lo moussu »¹³ ;

Pas d'*otium* pour les pauvres, qui souvent n'aspirent qu'à l'apathie, fatigués qu'ils sont, à la goinfreterie, affamés, comme y aspirent bien des *gavats*.

L'*otium* est réservé aux riches, du moins à ceux qui ne mentent ni ne travaillent de leurs mains, à Marseille comme à Rome : « Licinius ayant un jour de loisir - écrivait Catulle - Nous jouâmes sur mes tablettes. Car nous étions convenus d'être libertins. Ecrivant des vers chacun de nous jouait sur un mode ou sur l'autre, Et nous nous rendions mutuellement la pareille à travers les amusements et le vin. »³⁸.

Mais la comparaison cette fois est osée car si Gelu aime le plaisir il n'est pas sans quelque pudibonderie christiano-bourgeoise et c'est en Caton qu'il se pose³⁹.

« ... on dirait que le travail n'est que le délassement du plaisir » écrit François Mazuy à propos de Marseille⁴⁰. Pourtant la rencontre de l'*otium* et du négoce met bien en évidence le contenu négatif du second, et je cite à nouveau Victor : « Aujourd' hui que les écus constituent tout le mérite de l'homme social, mon ami Fortuné Sauvagnargues, tout inculte et tout obtus qu'il puisse être et même s'avouer, n'en est pas moins un gros Monsieur pour beaucoup de monde. Etant riche, il est parvenu⁴¹, sans trop de peine, à s'insinuer dans des sociétés d'élite : Il fait même partie du cercle de l'Athénée... » Et « Victor Maunier », lui qui « n'avait pas le don des langues », cela « ne l'a point empêché... de gagner en quelques années, une fortune... Si elle lui avait refusé la bosse de la grammaire, qui ne se résoud jamais en espèces sonnantes, la nature l'avait largement dédommagé de cette imperfection en lui accordant la judicieuse entente des affaires commerciales. »¹².

Le négoce, c'est l'agitation, déjà brocardée dans la Grèce antique : « Oui, certes les cigales pendant un mois ou deux chantent sur les rameaux, les Athéniens au contraire, toujours et tout le temps, chantent sur les procès la vie entière. C'est pourquoi nous marchons de ci de là... errant à la recherche d'un lieu paisible où nous établir et nous fixer. » dit Aristophane⁴².

Le travail salarié est considéré dans certains cas comme ennemi de la culture : Au Moulin dit du Repos, que Victor dirigea pour son frère, il n'a même plus le temps de lire « le journal Le Globe » auquel ils étaient abonnés. D'ailleurs, dit-il, « jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai ni goûté, ni voulu approfondir ni même traité sérieusement aucune affaire d'intérêt matériel. Mon instruction était purement littéraire. » Et encore : « Quoiqu'homme de négoce... il m'arrive de me passionner pour les artistes de talent. » Lui qui a besoin de faire publier ses œuvres pour vivre et qui a dû se battre pour y mal arriver, il méprise pourtant cette nécessité et se moque ainsi de Roumanille qui, certes, avait d'autres revenus : « Envers et contre tous – dit Victor - il voulait faire de son patois métier et marchandise. »¹².

Gelu a de nombreux amis négociants, cultivés d'ailleurs, mais il n'aime pas les « matadors du négoce et de la finance »³³. Il ironise sur les ridicules des parvenus des « quartiers neufs Est-Sud-Est »¹², il s'attriste de voir son fils « tellement préoccupé d'industrie, de commerce, de politique, d'administration, tellement entraîné dans le tourbillon des affaires... qu'il néglige, qu'il dédaigne par système toute pensée, toute distraction étrangère au but qu'il poursuit tête baissée. »³⁶. Un de ses amis, lui, « était trop richement doté au moral pour devenir jamais un commerçant soupçonneux et rapace. Il était trop confiant et trop magnanime pour réussir »¹².

« Mi dien : i ! Blème, lo Damian ! ...
Sieuou piaffou, vouei ; mai vouestrei negoucian !
.....
Blème es un san respè d'aquelei pègou ! »⁴³

Gelu n'a « jamais bien pu comprendre... que l'homme eût été créé et mis au monde exclusivement pour empiler des pièces d'or ou d'argent. »⁴⁴. « Il est des temps, - dit-il - où les passions généreuses, où la conscience, où l'étude, où l'imagination et l'esprit sont à la mode. Ces temps ont disparu, peut-être sans retour. »⁴⁵.

Pétrone écrivait : « ceux qui ne se soucient que d'accumuler des richesses... s'acharnent... après les amateurs de lettres, pour montrer qu'eux aussi sont placés plus bas que l'argent. »⁴⁶.

Gelu se plaint de « l'horrible indifférence de tous nos sacs de café, nos couffes de sucre, nos barriques d'huile et nos ballots d'indigo recouverts d'une peau de chrétien, pour les œuvres d'art »⁴⁷. « Songez donc que des sacs de blé, des balles de farine et de pleins greniers de son n'ont rien de très sympathique avec la poésie. »⁴⁸.

Et c'est « En songeant au mobile odieux ou ignoble qui pousse ces myriades infinies de bipèdes rapaces à s'agiter convulsivement sur la croûte de notre planète pour en extraire... des monceaux de pépites ! » èt à ne faire « servir tant de trésors mal acquis qu'à satisfaire des fantaisies monstrueuses ou stupides... »¹², c'est en songeant à cela qu'il fait dire à Gargamelo :

« Nouestei péis janguero a fon de calo :
De marriassàs lou suçoun jusqu'ouou san »⁴⁹ ;

On ne s'étonnera pas qu'il ait gardé dans ses archives une lettre de menace telle qu'en envoyaient les employés du fisc à leurs chers concitoyens au siècle passé : « Si vous désirez prévenir cette action judiciaire et éviter les frais... je vous invite à... reconnaître la réalité de l'insuffisance »... d'une évaluation qui n'avait jamais été faite !⁵⁰.

Sans doute ce sbire avait-il à son mur, tel Trimalcion, une image de Mercure, ce dieu des affaires⁵¹.

« Duvè ben vou n'en rapela dé Nourino ?... Aquelo foutissouno esglariado qué... èro ouou servici en cò dé Soourin, lo bochié... ", "Norino la pichouno moucaquo vitroulenco... Madameisèlo si carravo touto souleto din soun carrosso tan luzen. Li fasié lo vantouar coumo uno dindo... »⁵².

Si Gelu se désintéresse bien moins qu'il ne le dit, comme pudiquement, des affaires publiques, il n'aime pas la politique plus qu'il n'aime le négoce, quel qu'en soit l'objet, qu'on vende du blé ou son corps, comme Honorine. Il est de ceux qui croient à la justice immanente, possible donc sous un gouvernement, n'importe lequel, alors que c'est l'injustice qu'il a vue sous l'empire, la royauté et même la république. C'est peut-être cela qui l'amène à proclamer : « la politique est ma bête noire. Toute ma vie je l'ai abominée cette horrible stryge au masque hideux. »⁵³. « Et si l'on ne trouve pas - écrit Sénèque - cette république que nous nous figurons, l'*otium* devient nécessaire à tous, parce que la seule chose qui se puisse préférer à l'*otium* n'est nulle part. »⁵⁴.

« Ma mère - écrit Victor - n'était pas scrupuleuse sur la question de mes deniers ; et, de mon côté... je m'obstinais à être le plus insouciant des comptables. Ce n'était guère là le bon moyen pour m'enrichir, ni même de faire comme on dit, honneur à ses affaires. »¹².

Ruiné, Victor doit se procurer de l'argent : « Je ne suis plus assez riche pour payer ma gloire »⁵⁵, répond-il à un ami qui le convie à une soirée en son honneur. « En écrivant, je me contente volontiers des fumées de la gloriole ; mais quand je me décide à affronter les ennuis de la publicité, je n'ai plus en vue que le profit pécuniaire. »⁵⁶. Il essaie même de persuader une de ses tantes de faire de lui un de ses principaux héritiers¹², ce qui n'était pas non plus chose rare à Rome, car l'*otium* suppose qu'on ait de l'argent : « Velléius Blésus, cet opulent consulaire, luttait contre sa dernière maladie et voulait modifier son testament. Régulus, parce qu'il attendait quelque chose d'un nouvel écrit, car il venait de s'emparer de cet homme, exhortait les médecins, leur demandant de prolonger par tous les moyens sa vie. Après que le testament fut signé, il changea de personnage et modifia le discours qu'il tenait aux médecins. »⁵⁷.

Les affaires, évidemment, ne sont pas forcément les mêmes dans la Rome antique et à Marseille au XIX^{ème} siècle. La façon de les considérer peut l'être. Plaute, du *forum*, énumère

la faune : faussaires, vantards, courtisans, affairistes, usuriers...⁵⁸. Ballion, le marchand d'esclaves, répond à Pseudolus⁵⁹ : « en effet si je sacrifiais au très haut Jupiter... et si pendant ce temps on m'offrait quelque gain, je déserterais plutôt le saint sacrifice. »

Un marchand d'esclaves est vil, et son attachement à l'argent coupable. Un intellectuel est au-dessus de cela, quand il en a les moyens : « J'hésite à ajouter que son père a une belle fortune... Vous allez peut-être me dire que je suis prévenu par mon affection, que je relève ces avantages discutables plus qu'ils ne valent », écrit Pline le Jeune⁶⁰. Gelu s'est marié parce qu'à cette condition son frère lui promettait de l'aider à « s'établir »¹².

« *Destruam et oedificabo !* disent ces avides agioteurs du Nord qui, ne connaissant rien de nos plaisirs, de nos besoins, de notre climat, veulent nous imposer leurs idées, pour amasser des millions ! Ils détruisent mais qu'est-ce qu'ils édifient ? » demande Victor¹².

Qui dit affaires dit aussi grossièreté et prééminence du grossier. Gelu va rendre visite à un ami, pour lui parler d'ailleurs d'affaires, mais « est survenue tout à coup une pratique du *gros grun*, qui s'est jetée à travers notre conversation, avec les mains pleines de fortes commandes... »⁶¹.

L'amitié, c'est très important, mais les affaires sont, comme il semble bien porté de le dire, les affaires ; et Victor écrit à son marchand de vin : « ...comme je vous en ai déjà prié maintes fois tant de vive voix que par écrit, appliquez vous à être un peu moins marchand avec moi ; efforcez vous même de ne pas l'être du tout afin de me traiter en parfait camarade. »⁶².

« Marchand » est donc une sorte d'antonyme de « camarade » : le négoce est l'ennemi de l'amitié, il est on ne peut plus négatif.

Travailler chez un négociant, encore une chose qui rebute Gelu : « ...mon humeur vagabonde était trop rétive à toute discipline pour s'accommoder d'un emploi qui exigeait avant tout de l'assiduité, de l'attention et de la patience. » « Cette besogne machinale m'ennuyait à me crispier les nerfs. »¹².

Evidemment, il serait léger de déduire de tout cela que la Marseille du siècle dernier vivait selon un idéal romain !

Tout juste peut-on penser qu'elle en était plus proche que d'autres contrées. « Marseille, que son immense commerce et sa merveilleuse situation ont rendue l'entrepôt du monde entier, non-seulement ne connaît pas le désœuvrement, mais elle sait à peine se donner du repos, et pendant que des milliers de travailleurs pâlissent devant les cartons verts de leurs bureaux, des milliers de promeneurs se pressent autour du kiosque gracieux... où la musique militaire, si c'est le jour, l'orchestre de la Société des concerts, si c'est la nuit, font entendre leurs accords », lit-on dans *Le Tour de France*⁶³.

Tant de villes étaient ainsi animées, telle la Rome encore que décrit Carcopino : « C'était une animation intense... les barbiers... les colporteurs... les gargottiers... Des maîtres d'école... un changeur... » et des promeneurs⁶⁴. Voilà pour la foule. Quant à l'écrivain Gelu, son idéal de vie, il le définit dans la conclusion de ses *Notes biographiques*¹² : « ... une solitude riante et commode, auprès d'une bonne femme, au milieu de cinq ou six beaux marmots, en compagnie fréquente de quelques vieux amis... Dans cette retraite, *petits repas et joyeux entretiens* ; l'étude, la lecture, quelques chansons et l'éducation de mes enfants, pour m'occuper et me distraire. En y ajoutant... un peu d'agriculture pratique pour fortifier le corps, quelque commerce de lettres avec des personnes selon mon cœur... ». Vieil idéal embourgeoisé...

« O douce maison - écrit Sidoine Apollinaire - ô pieuse demeure, que (...) la liberté et la pudeur ornent à la fois. O festins, conversations, petits écrits, rire, sérieux, mots d'esprit... soit que nous dussions jouir de l'illustre toit de Livius, soit que nous portions nos pas chez le pontife... soit que ton accueil chaleureux nous retînt..., Magnus,... ou que, mon cher

Marcellin, votre demeure nous réunît... soit que nous eûmes à cœur... de voir d'autres confrères chez qui vaquer à mon avis à une louable occupation... »⁶⁵.

Idéal antique, idéal rousseauiste, Gelu est héritier des deux. Idéal d'un lettré, de l'écrivain Victor Gelu à qui l'on n'a jamais voulu de son vivant rendre pleinement justice, comme il le dit : « Partout à mon égard répulsion instinctive, envie farouche, dédain stupide, indifférence bestiale. Songez donc ! un poète, un rêve-creux, un *pantaisaire* » qui perd son temps à rimer des chansons « patoises » !⁶⁶. Quand il se promenait et discutait sur le cours, à Roquevaire, avec son fils, on le prenait pour un « original ». En somme un homme dans les nuées, comme un Romain peut-être, à coup sûr comme un philosophe d'Aristophane, comme ces « désœuvrés chevelus... tourneurs de chant pour chœurs cycliques »⁶⁷, qui savent, il est vrai, ironiser sur eux-même, quand ils ne s'appellent pas Victor Gelu.

« Mais - dit Lucrèce - rien n'est plus doux que d'occuper des hauteurs fortifiées par la science des sages, aires de sérénité d'où tu puisses abaisser ton regard jusqu'aux autres, et les voir errer en tous sens... s'efforcer nuit et jour de dépenser la plus grande énergie à s'élever au comble des richesses ou à prendre le pouvoir. »⁶⁸.

De cette aspiration à la culture et au calme il m'a donc semblé qu'avait hérité Victor Gelu, et d'autres, à Marseille et dans sa région, ou ailleurs, Zola même, chez qui il n'est certes pas étonnant que l'intellectuel, le savant ait raison, mais qui donne tort aux affairistes au moment même où le monde leur appartient. L'argent est la non-valeur absolue. Les seuls intellectuels qui aient tort sont les prêtres, l'antiscience par excellence.

Le docteur Pascal est un chercheur, habite à la campagne, est désintéressé : il vit l'*otium* encore⁶⁹. Il est celui qui reste en Provence tandis que Saccard, monté à l'assaut de l'Europe du Nord, est l'homme du négoce, l'homme négatif⁷⁰, celui qui est parti faire fortune dans les pays où n'appelle pas l'aventure, comme le German Panissou de *Nové Granè*⁷¹. Nové Granè, le paysan que Gelu n'imagine pas autrement que cultivé car à travers celui-là, c'est celui-ci qui parle ; l'homme de la campagne qui « sait lire et écrire et chiffrer mieux que le maître d'école »⁷² car il a lu tous les livres de son ami et employeur le châtelain. De cette explication paternaliste, Gelu aurait pu, sans son utopie, se passer. Il a rencontré des paysans cultivés parce que leur civilisation existait encore, parce que leur langue et leurs coutumes n'étaient point encore éradiquées. Sans doute était-il trop tôt pour s'en rendre compte. Le Parisien Zola n'eut peut-être pas non plus totalement conscience de sa peinture de l'*otium* aixois.

NOTES

¹ N.D. FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, Paris, 1872⁴, p. 1, 2 et 5.

² Un exemple charmant de cela, une vue familière de la Grèce antique par un historien du XIX^{ème} siècle lui aussi : *L'écolier d'Athènes*, où par exemple encore un chat gambade au milieu des galettes qu'on est en train de préparer. Il est vrai que sa présence est expliquée par un voyage en Egypte... A. LAURIE, *L'écolier d'Athènes*, dans *La vie de collègue dans tous les pays. Autour de la Méditerranée*, Paris, 1920, pp. 37-39.

³ A Marseille, en Occitanie et jusque dans ses abords autrefois occitans. Je ne pense pas que la seule culture classique de mon père, un Saintongeais, puisse expliquer l'idéal d'*otium* dans lequel je fus élevée.

⁴ PLINE LE JEUNE, *Lettres*, Paris 1927 (Coll. Guillaume Budé) I, 9 (texte latin).

⁵ C'est pourtant bien cela qu'entend par « vacasse laudandam reor occupationem » SIDOINE APPOLINAIRE, *Poèmes*, Paris, 1960, (Coll. Guillaume Budé), carmen XXIII, 483-484.

⁶ Le mot *Ocio* au sens d'*otium*, existe en castillan (second sens), et me paraît de même exister en italien : *ozio*. Il existe en catalan.

⁷ E. LEVY, *Petit dictionnaire provençal-français*, Heidelberg, 1973⁵.

⁸ A.J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^{ème} siècle*, Paris, 1968.

⁹ Edition de 1962.

¹⁰ PH. JOUTARD, *Marseille porte de l'Orient*, « L'histoire », 69, (numéro spécial), pp.18-22.

¹¹ *Le Musée des familles*, 1878, p. 98. Cette livraison, comme son nom l'indique, est représentative de l'idéologie dominante de l'époque.

¹² « Notes biographiques ». Elles ont été en partie éditées sous le titre *Marseille au XIX^{ème} siècle : Mémoires de Victor Gelu*, ed. L. GAILLARD-J. REBOUL, préface de P. GUIRAL, Paris, 1971. Le manuscrit s'en trouve aux Archives municipales de Marseille.

¹³ V. GELU, *Œuvres complètes*, Marseille, 1986, p. 266, 176 et 175.

¹⁴ Tortoni : c'était le Casati parisien. Dans *l'Illustration. Histoire d'un siècle*, 1984, I, p. 210, on lit, tirée d'un numéro de 1847 de « L'Illustration », cette phrase : « Tortoni, dont l'européenne renommée nous dispense de tout éloge, mais dont le perron est un peu morne depuis qu'il a été déserté par ces gros-messieurs du *fin courant* et du *report*. » (termes de banque).

¹⁵ STENDHAL, *Voyage dans le Midi. De Bordeaux à Marseille*, Paris, 1984, p. 173.

¹⁶ P. AMARGIER-P. GUIRAL, *Histoire de Marseille*, Paris, 1983, p. 231.

¹⁷ Ouvrage cité note 15, p. 168.

¹⁸ Sur les Athénées de Marseille, voir L. GAILLARD, *La vie quotidienne des ouvriers provençaux au XIX^{ème} siècle*, Paris, 1981, p.195 et 196 ; C. BARSOTTI, *L'expression écrite à Marseille*, dans *Victor Gelu, poète de Marseille 1806-1885*, Marseille, 1985, p. 39.

¹⁹ Lettre à Barthélémy Pietra, 29.3.73. Inédites pour la plupart, les lettres de Victor Gelu se trouvent aux archives municipales de Marseille.

²⁰ Lettre à Auguste André, 10.3.77.

²¹ Lettre à Casimir Larguier et François Tamisier, 29.11. 64.

²² Pétrone, *Le Satiricon*, Paris, 1974, (Coll. G. Budé), LXIC (texte latin).

²³ Lettre à Vincent Allègre, 26.5.73.

²⁴ J. CARCOPINO, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1978, p. 187.

²⁵ Lettre aux membres du Cercle de l'Industrie de Toulon, 8.12.64.

²⁶ C. GONTIER, *Le cabanon marseillais*, C.E.R.F.I.S.E., 1991.

²⁷ *Encyclopaedia universalis*, vol. 9, 1975, p. 784 a.

²⁸ J'ai connu deux personnes étrangères à l'Occitanie qui croyaient qu'être pressé c'était être important et avaient besoin de se croire telles. La première, de passage à Marseille, voulut visiter le château d'If. Le capitaine attendait pour partir que son bateau fût plein. Le monsieur important s'impatientait visiblement. Le capitaine restait très calme, le monsieur s'énervait verbalement. On partit enfin, croisant le bateau du retour ; alors le capitaine, s'adressant à son collègue, lui cria : « O, Loule, j'ai un client pour toi ! Ce monsieur, il est pressé, tu me le prends ? » Et le monsieur ne vit jamais le château d'If. L'autre résida quelques temps à Marseille. Il avait coutume de quitter avant la fin les réunions auxquelles il assistait. Montrant de l'impatience, la tête relevée pour ne pas perdre un pouce de sa petite taille, il marchait très vite à petits pas, son postérieur ainsi balancé soulevant les pans de sa veste. Il fut baptisé le dindon.

²⁹ Lettres, II, 18.

³⁰ Lettres, II, 1.

³¹ SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, (Coll. G. Budé), Paris, 1970 (texte latin).

³² Martial, *Epigrammes*, (Coll. G. Budé), Paris, 1958 (texte latin).

³³ Lettre à Claude Vuillerod, 14.1.45.

³⁴ Œuvre citée note 24, p. 290.

³⁵ SENEQUE, *De otio*, (Coll. G. Budé), Paris, 1958 (texte latin).

³⁶ Lettre à Barthélémy Pietra, 12.3.83.

³⁷ *Fenian e grouman*, dans ouvrage cité note 13.

³⁸ CATULLE, *Poésies*, (Coll. G. Budé), Paris, 1958, 50, (texte latin).

³⁹ Caton l' Ancien écrivit ses *Préceptes à son fils...* Gelu des *Conseils pour mon fils...*

⁴⁰ F. MAZUY, *Essai historique sur les mœurs et les coutumes de Marseille au dix-neuvième siècle*, Marseille, 1853, p. 221.

⁴¹ Il est probable que ce rapprochement n'est pas inconscient.

⁴² ARISTOPHANE, *Les oiseaux*, Paris, 1977, (Coll. G. Budé), vv. 39-41, (texte grec).

⁴³ *Lou Pegou*, dans ouvrage cité note 13.

- 44 Lettre à Auguste Mouttet, 24.11.57.
- 45 Lettre à François Tamisier, 12.9.64.
- 46 Ouvrage cité note 22, LXXXIV.
- 47 Lettre à Léopold Amat, 12.8.43.
- 48 Lettre à Anthelme Vuillerod, 23.6.45.
- 49 *A la risiko*, ouvrage cité note 13.
- 50 Lettre de la Direction générale de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre, 10.2.71.
- 51 Ouvrage cité note 22, XXIX : « Au bout du portique, Mercure soulevant Trimalcion par le menton l'emportait tout en haut d'une tribune. A ses côtés se trouvaient la Fortune... et les trois Parques filant une quenouille d'or ».
- 52 *Nové Granè*, p. 192, ouvrage cité note 13.
- 53 Lettre à Alexandre Roux, 6.7.1856.
- 54 Ouvrage cité note 35, VIII, 3.
- 55 Lettre à Barthélémy Pietra, 3.6.73.
- 56 Lettre à MM. Camoin, 10.11.62.
- 57 Ouvrage cité note 4, II, 20.
- 58 PLAUTE, *Curculio*, dans *Comédies*, Paris, 1938, (Coll. G. Budé), (texte latin).
- 59 *Pseudolus*, III, ouvrage cité note 58.
- 60 Ouvrage cité note 4, I, 14.
- 61 Lettre à Louis Camoin, 22.7.66.
- 62 Lettre à François Audibert, 2.6.74.
- 63 *Le Tour de France 2, Marseille*, par A. SAUREL, Paris, s.d., p. 8.
- 64 Ouvrage cité note 24, p. 67.
- 65 Ouvrage et pages cités note 5.
- 66 Lettre à Jules Turcat et à son épouse, 8.2.71.
- 67 ARISTOPHANE, *Les Nuées*, Théâtre complet, I, traduction de M.J. Alfonsi, 1966, p. 166.
- 68 LUCRECE, *De natura rerum*, Paris, 1927 (Coll. G. Budé), II, 7-13, (texte latin).
- 69 E. ZOLA, *Le docteur Pascal* dans *Œuvres complètes*, VI, Paris, 1967.
- 70 Edition citée note 69, IV, *La curée* ; VI, *L'argent*.
- 71 Ouvrage cité note 13; pp. 182 et 183.
- 72 Ouvrage cité note 13, p. 157.